

# Table des matières

Introduction.....	13
Première partie : Préparez-vous à mourir.....	15
Deuxième partie : Le Déserteur.....	61
Troisième Partie : Face à face avec la mort.....	91
Quatrième Partie : L'Idéal de mon père.....	117
Cinquième Partie : Hommage.....	135
Sixième Partie : La genèse.....	139



# Introduction

Pendant longtemps, j'ai hésité à écrire. Je veux dire, écrire un livre. Dès juillet 1994, juste après la prise de Kigali par les combattants du Front Patriotique rwandais de Paul Kagame<sup>1</sup>, je me suis dit que je venais, sans aucun doute, de survivre à une catastrophe et que j'étais témoin d'une apocalypse ; qu'il était indispensable de raconter ce que j'avais vécu au reste du monde et aux générations futures. Mais c'était sans compter avec une existence de survivant qui m'attendait.

Vingt-sept ans après, j'arrive enfin à mettre sur papier cette expérience vécue et présente à chaque instant ; comme si tout ce que je vais vous raconter s'était passé hier. En fait, comme beaucoup de mes compatriotes, le passé est en nous presque à chaque instant.

J'ai toujours écrit des textes, des poèmes, mais l'effort de survie qui s'est transformé en une rage de vivre et de réussir a absorbé toute mon énergie et mon temps. Enfin, les vingt-sept dernières années se sont écoulées comme un laps de temps. Seuls ma calvitie et mes cheveux gris me font signe que la tragédie que j'ai vécue ne s'est pas produite hier. C'est peut-être pour cette raison qu'il me semble indispensable que je vous raconte l'histoire de Gisimba ; mon histoire, l'histoire de mon père et de mon grand-père.

Ce n'est pas une histoire individuelle. Loin de là ! C'est l'histoire d'un idéal, une œuvre qui se veut infinie, à la fois dans le temps et dans l'espace. Aider les enfants vulnérables ; en leur offrant un espoir et un avenir.

Peut-être avez-vous déjà entendu parler de l'Orphelinat Gisimba qui a sauvé plus de 400 vies ; hommes, femmes, et enfants lors du génocide de

---

<sup>1</sup> Président du Rwanda, à l'époque commandant en Chef des rebelles Inkotanyi du Front patriotique Rwandais; devenus Forces de Defense Rwandaise (Armée nationale).

1994 au Rwanda. Comment est-ce arrivé ? Comment seulement trois frères qui n'avaient aucune arme ont-ils pu résister aux tueurs ? Il y a eu beaucoup d'histoires sur ce qui s'est réellement passé. Toutes ne sont pas vraies. C'est aussi pourquoi j'ai finalement décidé de trouver du temps et d'écrire. Conserver l'héritage qui a permis ce miracle de se produire. J'espère que vous apprécierez la lecture.

## Première partie :

### Préparez-vous à mourir.

**N**ous étions assis sous la véranda du bâtiment principal de l'orphelinat, lorsqu'un homme que je connaissais bien est apparu à l'entrée de la cour. Il portait un grand manteau noir et un chapeau de la même couleur. Il marchait vers nous et au fur et à mesure qu'il avançait, je pouvais reconnaître son visage. Je ne connaissais pas son nom, mais je me souviens encore aujourd'hui, je l'avais toujours vu dans une famille de voisins. Je me souvenais que j'avais entendu dire qu'il était un employé de la congrégation des frères jésuites ; pas très loin de l'orphelinat Gisimba.

L'homme avança donc à grands pas vers nous. Et après quelques secondes, il était devant moi.

— Bonjour Jean-François. Damas est là ?

— Il n'est pas là.

— Écoute Jean-François, j'étais tout à l'heure dans une réunion des Interahamwe<sup>2</sup>. Ils viennent de décider de venir vous tuer tous. Ils ont dit qu'ils vont le faire en deux ou trois temps. Ils ont dit que demain autour de midi ils viendront d'abord pour tuer Damas. Ils ont dit que le soir ils reviendraient pour te tuer et tuer Elvis. Ils ont dit qu'ils reviendraient le lendemain, très tôt le matin, pour tuer tous ceux qui se cachent ici.

L'homme ne m'a pas laissé le temps de dire quoi que ce soit. Il parlait très vite et transpirait.

---

2. Milices qui ont perpétré le génocide contre les Tutsis au Rwanda, en 1994. La grande majorité d'entre eux étaient des membres des partis politiques extrémistes MRND et CDR.

— Jean-François, j'ai pensé qu'il est important de venir vous prévenir. Pour qu'au moins les gens aient le temps de prier et de s'en remettre à Dieu. C'est tout ce que je peux. Voilà, préparez-vous à mourir.

Nous étions trois personnes assises sur la véranda. Nous n'avons pas eu le temps de réagir à ses propos. Son ton grave, la vitesse avec laquelle il agissait, l'intensité de ce moment ; ont été plus rapides que nos capacités à réagir. Et il est parti en montant vers la route dite de Kadafi, devant le bureau du secteur de Nyakabanda, avec son manteau noir et son chapeau de berger sur la tête ; à grands pas. Sa silhouette disparut.

Même après son départ, nous ne sommes pas arrivés à nous parler ; à nous dire quoi que ce soit.

Après un court moment de silence, le premier d'entre nous se leva.

— Jean-François, c'est grave ce que cet homme vient de nous annoncer. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Je ne sais pas.

Néanmoins, mon cerveau s'était déjà mis à réfléchir. Et le silence s'installa de nouveau.

Je ne savais pas où se trouvait, à ce moment précis, mon grand frère Damas. Aller le chercher aux deux ou trois boutiques du quartier qui vendaient encore de la bière, où il passait plusieurs heures de la journée, m'aurait été très risqué et dangereux.

Mon ami assis à côté de moi se leva. Il me regarda dans les yeux.

— Jean-François, je suis en train de réfléchir à comment aller cacher ma copine dans un autre endroit.

— Tu peux le faire, lui répondis-je. J'essayais de lui cacher mon agacement. Il me semblait que ce genre de sentiment envers une seule personne était déplacé.

Dans les dortoirs de l'orphelinat se trouvaient plus de quatre cents personnes. Parmi eux, sa copine et les sœurs de celle-ci, mais la mienne aussi...

— Je fais un tour chez moi, je reviens bientôt ; me dit-il.

— C'est bon, répondis-je, sans faire attention à ce qu'il disait.

Je suis resté assis sous la véranda à peu près une demie heure, perdue dans des cauchemars.

À un certain moment, je me dis que de toutes les façons je n'y pouvais rien, que notre sort était déjà scellé. À force de ne pas trouver une solution de pouvoir échapper à cette mort programmée, j'essayais maintenant de ne pas y penser. Mais je n'y arrivais pas. Je me suis dit alors qu'il était peut-être temps d'aller passer quelques moments avec ceux que j'aime. Il commençait déjà à faire obscur. La nuit tombait.

Je savais qu'il n'était pas encore temps pour Damas de rentrer. D'habitude, pendant ces deux mois et demi que nous venions de passer à l'orphelinat, il rentrait vers 20 h. Je voulus m'assurer qu'Elvis était présent. Je fis un tour dans les dortoirs et vérifiais dans la cuisine. Lui non plus n'était pas là. Je n'y pouvais rien. Néanmoins, je n'étais pas si inquiet pour Elvis. J'avais toujours eu comme sentiment que lui ne se ferait pas tuer ; les tueurs le prenant un peu comme quelqu'un qui se **trimbalait** ici et là ; ne représentant aucun « danger ».

Je traversais donc le dortoir des femmes, pour aller parler à ma petite amie. Soudain, elle me manquait...

Dans ce dortoir, j'avais comme sentiment que la mort était présente. J'avais comme l'impression que les gens sentaient venir les dernières heures.

Les dortoirs avaient toujours été silencieux le soir. Mais ce soir-là, le silence avait quelque chose de profond. Je lisais sur les visages un profond désespoir, une amertume. Je trouvais ma petite amie au fond du dortoir. Je la saluai en lui tendant la main, puis l'invitais à me rejoindre sous la fenêtre à deux pas du lit. Nous sommes restés là-bas debout pendant un certain temps, en regardant à travers la fenêtre à l'autre bout de la ville. Bizarrement, la nuit semblait calme. Nous ne nous sommes pas vraiment parlé. Seules nos mains, cachées par l'obscurité dans le dortoir, ne se lâchaient pas, comme si c'était la meilleure façon de nous dire tant de choses.

Vers 20 h, je lui dis que je parlais écouter le journal et lui souhaitais courage en guise de bonne nuit. Journaliste « déserteur », j'avais pris l'habitude d'écouter l'édition de 20 h de mes collègues de la rédaction française, toujours avec une sorte d'espoir de les entendre annoncer une

nouvelle qui nous amènerait un peu d'espoir, comme un cessez-le-feu par exemple, et je continuais jusqu'au milieu de la nuit à écouter les stations de radios internationales ; RFI, BBC, VOA, Vatican...

Nous nous sommes donc séparés. On ne s'embrassait pas. On se regardait seulement dans les yeux. Pourtant, ce soir -là, profitant de l'obscurité dans le dortoir, j'ai pris soin de la serrer, discrètement, contre moi. Le moment avait l'air plus d'un adieu que d'un au revoir. Je quittais alors le dortoir et me dirigeais vers la sortie. Je rentrais dans la petite chambre qui servait de stock et où Damas et moi dormions sur deux petits matelas à même le sol. J'allumais mon petit poste de radio et commençais à écouter le journal de 20 h de mes collègues de la rédaction française de Radio Rwanda. Rien d'intéressant si ce n'est la même rhétorique sur le prétendu courage de l'armée gouvernementale dans les combats qui l'opposait aux rebelles du Front Patriotique.

Damas arriva vers 20 h 30. Comme d'habitude, il me demanda l'atmosphère qui régnait dans la maison et s'il y avait quelque chose de particulier à lui rapporter. Je lui dis qu'il n'y avait rien. Avant même de finir ma réponse, il s'était déjà endormi.

Je n'ai pas fermé l'œil. Même pas une seconde. Mon esprit alternait entre prière et attente de trouver une solution d'échapper à cette mort qui nous attendait. Et quand, par la fatigue, le sommeil allait l'emporter sur mes efforts de réfléchir, ce sont les ronflements à plein régime de mon grand frère à côté, qui me ramenaient dans mes pensées. Et je le regardais, comme il dormait. Bizarrement, j'avais le sentiment que la mort allait envahir la maison, j'avais comme sentiment que s'il était tué, c'était fini pour les Gisimba. Et, soudainement, cela rallumait cette flamme en moi, cette farouche volonté de survivre. Cette insatiable envie de faire survivre la lignée familiale et de suivre les pas de mon père et de mon grand-père.

La nuit fut courte. Vers trois heures du matin, j'eus une sorte de click dans mon esprit. Une idée me vint en tête, ou plutôt une voix à l'intérieur de moi me dicta ce que je devais faire. C'était clair. C'était sans ambiguïté. Soudain je me sentais fort.



Je me levai, m'habillai, et sortis sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller Damas. Je n'avais plus peur. Quelque chose en moi venait de changer. J'étais une autre personne. Voici que je me trouvais devant la porte de la petite chambre qui, avant servait de stock, et dans laquelle nous dormions maintenant, Damas et moi.

Seul dans l'obscurité, bizarrement j'avais le sentiment de profiter du bon air et du silence. J'observais le ciel plein d'étoiles et je jetais un coup d'œil dans toutes les directions. Il y avait un calme étrangement profond. Il y avait pourtant un peu de vent.

J'avançais dans la cour, tout en observant partout et en écoutant attentivement, de façon à détecter et reconnaître assez tôt le moindre danger.

Quelques pas en plus, et j'étais sur la route goudronnée. J'effectuai un dernier coup d'œil dans toutes les directions, avant de décider de traverser la route et de monter de l'autre côté. Cela prit quelques secondes et je me retrouvai devant le domicile du brigadier de police ; qui se trouvait à côté du bureau du secteur de Nyakabanda. À mon grand étonnement, la lampe dans son salon était allumée. C'était aux alentours de quatre heures du matin. Je frappai à la porte. C'est le brigadier en personne, visiblement surpris quand il me vit à travers la vitre, qui vint ouvrir la porte.

— Qu'est-ce qui se passe Gisimba ?

— Il se passe des choses, lui répondis-je, sur un ton grave.

— Assieds-toi. Raconte-moi. Qu'est-ce qui vient d'arriver ?

Il était devenu normal de se parler sur un ton grave. Il y avait dans ces jours, à chaque instant, soit une bombe qui tombait et emportait des vies, soit des nouvelles concernant les personnes qui venaient d'être assassinées.

Pendant que je m'asseyais et cherchais mes mots pour lui dire ce que je voulais de lui, l'homme ouvrit son frigo qui se trouvait derrière moi, prit une bouteille de bière Mützig et la posa sur la table devant moi. Et pendant qu'il cherchait visiblement un verre pour me servir, je lui dis :

— Ce n'est pas vrai ! Une Mützig froide ?

J'avais très envie de l'avalier. Soudain j'avais soif.

— Oui, une Mützig froide. Ce sont les militaires d'à côté qui me les ont données. Il m'en reste encore une dans le frigo.

Il me servit la bière. Aussitôt je l'avalais.

— Elle est délicieuse, lui dis-je.

— Je savais qu'elle allait te faire du bien. Alors, raconte-moi, qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai été informé que dès le lever du soleil, on va venir nous tuer.

— Je suis au courant.

Le brigadier a parlé avant que je ne puisse continuer à lui raconter ce que j'avais à lui dire. Comme pour me faciliter la tâche, il me regarda dans les yeux.

— Hier j'ai assisté à la réunion et entendu cette décision. Toute la soirée d'hier et toute la nuit j'ai cherché à venir vous prévenir, mais j'ai eu peur de me faire repérer ; tellement les Interahamwe ne quittent pas la route. Tu le vois, je n'ai pas pu dormir. J'ai continuellement eu des cauchemars. Je n'arrivais pas à m'endormir. Chaque fois que le sommeil m'emportait, je voyais des images de la catastrophe qui va se passer ici chez vous, tous les enfants de l'orphelinat dont je connais la plupart les visages.

Il s'installa un silence entre nous. Du coup, pendant deux ou trois minutes, je me sentis complètement perdu. Il eut un vide dans mon esprit, et j'avais le sentiment d'oublier ce que j'avais prévu de lui demander. C'est lui qui me ramena à la réalité.

— Vas-y, dis-moi donc pourquoi tu es venu me voir.

— Je voulais te demander de me prêter le téléphone.

— Qui veux-tu appeler ? me demanda le brigadier, avec un air intrigué.

— Je veux parler à Gahigi Gaspard de la RTL<sup>3</sup>. C'est eux qui décident maintenant qui doit mourir et qui doit vivre.

---

<sup>3</sup> Radio Television Libre des Mille Colines. La radio qui dénonçait, désignait les victimes avant et pendant le génocide contre les Tutsis de 1994 au Rwanda.

Le brigadier ne répondit pas. Il se leva, prit le téléphone qui était de l'autre côté de l'armoire derrière lui, le prit de son bras gauche, tout en tenant avec son bras droit son câble, de façon à ne pas faire tomber les verres et la bouteille de Mützig.

— Qu'est-ce que tu veux dire exactement à Gaspard ? me demanda encore le brigadier, en déposant le téléphone devant moi sur la table.

— Je veux lui demander de dire aux antennes de la RTLTM qu'il n'y a pas d'adultes cachés dans l'orphelinat et que la majorité des enfants que nous avons maintenant sont des enfants qui nous sont venus des zones de combats.

— Est-ce vrai ? demanda le brigadier.

Je ne répondis pas. Et le silence s'installa de nouveau. Je n'arrivai pas à prendre le téléphone, pourtant mis à ma disposition, pour appeler la RTLTM. D'un côté, ma raison me murmurait que c'est peut-être la dernière chose à tenter de faire pour échapper à la mort. Mais d'un autre côté, j'avais mon ego qui résistait à la peur et refusait d'appeler cette radio qui dénonçait et indiquait qui doit être tué. Je me sentais très embarrassé. En promenant mon regard dans tous les coins du salon du brigadier, mes yeux tombèrent sur un livre ; l'annuaire des numéros de téléphone. Je le pris et commençais à le feuilleter. Le brigadier me regardait sans dire un mot.

Soudain, il me dit :

— Gisimba, j'ai une idée. On peut peut-être essayer. J'ai le numéro de téléphone de la chambre où se trouve le Colonel Renzaho. Appelle-le. C'est le numéro auquel il répond à n'importe quelle heure. Dis-lui que tu as appris qu'ils veulent venir vous tuer. Demande-lui de leur donner l'ordre de ne pas le faire. Dis-le-lui. Tu n'as plus rien à perdre. Fais-le, insista le brigadier.

Sans même que je ne réponde, le brigadier commença à former le numéro tout en me tendant le combiné. Je le pris, ne sachant pas exactement ce que j'allais dire au Colonel. Le téléphone sonna deux fois et à l'autre bout, le Colonel décrocha.

— Allo, qui est à l'appareil ? demanda le colonel Renzaho d'une voix fatiguée.

— Je m'appelle Gisimba.

— Ah ! Gisimba ! Qu'est-ce que vous êtes en train de faire ? Vous vous prenez pour qui ? Pourquoi vous hébergez l'ennemi ?

— Nous n'hébergeons que des enfants mon colonel. Des orphelins, et maintenant, aussi des enfants qui fuient des zones de combat.

Je réagissais mécaniquement, sans vraiment faire attention à ce que je disais. J'avais comme sentiment qu'une force en moi parlait à ma place.

— C'est de l'irresponsabilité. J'ai donné l'ordre de faire sortir tous les adultes. Qu'ils retournent dans leurs maisons, nous allons les protéger là-bas ; chez eux.

Je sentis cette dernière déclaration comme un coup de marteau sur la tête. Je savais, sans l'ombre d'un doute, que cela voulait dire « j'ai donné l'ordre de les faire sortir pour aller les tuer ». C'est d'ailleurs ce que comprit le brigadier assis à côté de moi et qui suivait attentivement la conversation. Le brigadier, choqué, prit sa tête entre ses deux mains.

Par le ton avec lequel le colonel parlait, j'eus comme certitude, qu'il pensait qu'il parlait à Damas. À l'époque, les gens disaient que nos voix étaient presque identiques.

— Mon colonel, il n'y a pas d'adulte hébergé dans l'orphelinat, si ce n'est moi et mes deux frères ; m'efforçais-je de dire au colonel sur un ton sec.

Puis, dans un laps de temps, j'eus le souci de « diluer » le mensonge.

— Nous avons seulement des enfants et quelques vieilles dames qui se sont réfugiées chez nous et qui n'ont pas les moyens de retourner chez elles.

— Gisimba, vous ne faites qu'ajouter des problèmes à une situation qui nous est déjà assez compliquée. Assumez donc les conséquences ; déclara le colonel avec une voix très en colère.

— Passez une bonne journée mon colonel ; lui répondis-je mécaniquement, sans vraiment me rendre compte de ce que je disais. Aussitôt je raccrochai, sans même attendre que lui raccroche.

De nouveau, un silence s'installa dans la pièce où nous étions. Pendant que j'étais plongé dans mes tourments, le brigadier alluma le poste radio qui se trouvait derrière lui sur l'armoire. C'était la RTLTM qui commençait ses émissions matinales. Il était déjà cinq heures du matin. Cela

éveilla en moi l'idée initiale qui m'avait fait venir chez le brigadier de police. Je pris alors moi-même le combiné de téléphone et composai moi-même les numéros de la RTLTM. Le téléphone sonna une seule fois, et de l'autre côté, j'entendis une voix féminine que je pouvais facilement reconnaître. C'était l'animatrice incendiaire de la RTLTM ; Valérie Bemeriki.

— Bonjour, je m'appelle Gisimba.

— Bonjour Gisimba, comment allez-vous ?

— Vous le savez, ce n'est pas facile.

— Oui, les choses ne sont pas faciles. Les inyenzi<sup>4</sup> nous exterminent.

Il me manqua une réponse à son propos !

— Nous, c'est plutôt la faim qui nous extermine ; lui rétorquai-je, en bégayant.

— Ça doit être ça. J'ai entendu dire que vous hébergez maintenant plus de trois cents enfants qui fuient les zones de combats. Quelqu'un m'a même dit que l'on soupçonne que parmi eux il y a des inyenzi. Faites donc attention. Gisimba, j'ai appris que vous êtes originaire de chez nous.

— Oui, mon père était de Butare ; répondis-je rapidement, saisissant la voie de sortie à cette conversation. Mais je me sentis rassuré qu'elle aussi ne sache pas à quel Gisimba elle parlait. Manifestement elle pensait parler à Damas.

— Dis-moi, il est là Gahigi Gaspard ?

— Oui, il est juste ici à côté de moi. Veux-tu lui parler ?

— Oui, juste une minute. Excuse-moi, nous ne pouvons pas parler plus, j'ai emprunté le téléphone.

— Pas de souci. Je te le passe.

Il s'écoula juste un laps de temps...

— Allo !

— Bonjour. C'est Jean-François Gisimba.

---

<sup>4</sup> Cancrelats. Les Tutsis et ceux qui les rassemblent étaient traités de cancrelats par les génocidaires. Cette insulte déshumanisante est un détournement d'une appellation que s'étaient donné les rebelles tutsis des années soixante qui signifie « vaillants guerriers ».

— Ah ! Bonjour Gisimba. Comment vas-tu ?

— Très mal. Et c'est pour cela que je t'appelle.

J'avais décidé d'aller directement au but sans tarder ; une façon de l'étouffer, pour qu'il ne puisse pas avoir le temps de réfléchir pour me donner une réponse négative. Je continuai donc sur ma lancée...

— Gaspard, tu le sais bien, en ce moment vous avez le droit de vie ou de mort sur tout le monde. Je te demande donc de dire à l'antenne que dans l'orphelinat Gisimba il n'y a pas d'Inyenzi, qu'il n'y a que des enfants orphelins ; et donc de demander aux Interahamwe de cesser de nous attaquer.

Gaspard Gahigi avait dirigé une formation de jeunes journalistes dont je faisais partie à l'été 1992. Je le savais pondéré et protecteur de ses anciens élèves. Comme je m'y attendais, il resta silencieux pendant quelques secondes. Je compris qu'il réfléchissait.

— Ça va être difficile.

— Pourquoi ?

— En fait, nous aurions dû vous avoir déjà dénoncé. Parce que nous avons eu des informations comme quoi vous hébergez des Inyenzi. Mais, parmi nous, certaines personnes, dont moi-même, avons demandé d'attendre. Parce que nous pensions que vous n'êtes pas des ennemis. Mais, dis-moi donc Gisimba, c'est vrai vous cachez des Inyenzi ?

— Crois-tu que cela soit possible ? Écoute, avant la guerre, nous avions soixante orphelins. Maintenant nous avons plus de trois cents enfants à cause de ceux qui fuient les zones de combats et qui errent après avoir perdu leurs parents. À ces enfants s'ajoute un certain nombre de femmes, qui par peur sont venues se réfugier à l'orphelinat parce que ce sont des voisines qui ont toujours effectué des travaux bénévoles au service de nos enfants depuis plusieurs années déjà. Nous ne pouvions pas leur refuser l'entrée.

— Et pourquoi appelles-tu si tôt le matin ? Je crois distinguer une certaine peur panique dans ta voix.

— Oui, tu as raison. J'ai des informations comme quoi les Interahamwe vont venir nous tuer, prétextant que nous hébergeons les Inyenzi. Mais en réalité, ce sont des gens qui en veulent à mon grand frère pour des raisons que j'ignore.

— Alors, tout ce que tu me demandes, c'est de dire à l'antenne que vous n'êtes pas des ennemis et que vous n'hébergez pas des Inyenzi.

— Exactement

— Je pourrais le faire. Le problème est que je ne pourrais pas le faire plus d'une fois, si les mêmes informations continuent à circuler. À un certain moment, nos jeunes entreront dans l'orphelinat ; personne ne pourra les stopper.

— Je comprends.

Il se passa un petit moment de silence. J'étais sur le point de le remercier et de dire au revoir, lorsqu'il relança la conversation.

— Gisimba, j'ai une idée. Si toi ou ton grand frère, l'un de vous pouvait venir jusqu'ici et faire une interview en live, cela aurait beaucoup plus de poids et serait peut-être beaucoup plus convaincant. Pouvez-vous avoir une voiture ?

— Oui, je pense que je peux en trouver une.

— Alors viens ou envoie ton grand frère. On va faire une interview en live. Vous pouvez aussi venir tous les deux.

— Je vais essayer de trouver une voiture. Mais tu peux tout de même dire ce que je t'ai demandé de dire, et annoncer qu'un des frères Gisimba viendra lui-même expliquer la situation de l'orphelinat.

— Es-tu sûr de trouver une voiture ? Il ne doit pas passer un long moment entre l'annonce et l'interview.

— Oui, je suis sûr.

En fait, je n'étais sûr de rien. Mais en ces jours, j'avais développé une incroyable capacité de réfléchir vite, de trouver des mots et des mensonges ; un instinct de survie plus rapide que n'importe quelle situation de danger.

— Alors, à quelle heure veux-tu que je l'annonce ?

— Vers 8 heures.

— D'accord. On fait comme ça. Bon courage Gisimba.

— À bientôt peut-être Gaspard. Et merci infiniment.

Nous raccrochions presque en même temps.

À côté de moi, le brigadier avait suivi la conversation très attentivement.